

À Madame Fricero, 30 novembre 1936

Chère Maman,

À Bourges, il y a un chanoine qui durant toute l'année fait étudier à sa chorale le « Messie » de Händel. Il s'en occupe vraiment beaucoup, fait répéter deux, trois fois par semaine et tâche d'année en année de mieux comprendre lui-même cette musique, achète tout ce qui paraît sur l'auteur, vibre vraiment et le jour de l'exécution, persuadé que le monde entier attend de savoir où en sont ses élèves, à quel point de perfection en sont-ils arrivés, il dirige avec un feu que Händel lui-même n'aurait peut-être pas mis à le faire. Pourtant dans tout Bourges s'il y a dix personnes sachant de quoi il s'agit en musique, et cinq pouvant comprendre et goûter à fond le « Messie » c'est beaucoup mais lui il travaille et a besoin de croire que le monde le comprend.

Et je suis triste quand je peins et sais d'avance ne pas être compris. Le gosse est encore venu ce matin, j'ai pris partie par partie chaque morceau du premier dessin pour étudier pieds, mains, doigts, les petites poches de graisse qui se marquent au genou quand l'os central appuie sur la rotule, etc., etc.

Dieu ce que c'est beau les gosses à quatre ans. Mais autant sa mère est pleine de reflets nocturnes autant il est gai, brun, orangé, clair, avec sa mère comme les Papous. Pour dessiner ses mains il faut les tenir, elles s'ouvrent, se ferment, pour échapper à l'étreinte. Il a une grosse tête quatre fois dans le corps. J'ignore si je pourrai donner cette impression de corps frêle dans son ample djellaba aux larges manches. C'est bien dur et je n'y suis pas je n'y suis pour rien d'ailleurs mais toute l'après-midi j'ai effacé des dessins, construisant leurs squelettes. Parfois la distance de mon travail à mes rêves me fait rire, Maman, rire de moi avec tristesse. Et c'est certainement par le fait d'étudier qu'on reprend courage. Le fait qu'on peut se donner une raison de la croyance intuitive dans les grands peintres.

Qu'ont-ils fait, comment, pourquoi, quel était leur résultat après trois ans de contact non constant comme moi ?

Il faut savoir se donner une explication, pourquoi on trouve beau ce qui est beau, une explication technique. C'est indispensable de savoir les lois des couleurs, savoir à fond pourquoi les pommes de Van Gogh à La Haye, de couleur nettement crapuleuse, semblent splendides, pourquoi Delacroix sabrait de raies vertes ses nus décoratifs aux plafonds et que ces nus semblaient sans taches et d'une couleur de chair éclatante. Pourquoi Véronèse, Vélasquez, Frans Hals, possédaient plus de 27 noirs et autant de blancs ? Que Van Gogh s'est suicidé, Delacroix est mort furieux contre lui-même, et Hals se saoulait de désespoir, pourquoi, où en étaient-ils ? Leurs dessins ? Pour une petite toile que Van Gogh a au musée de La Haye on a des notes d'orchestration de lui pendant deux pages. Chaque couleur a sa raison d'être et moi de par les dieux j'irais balafrer des toiles sans avoir étudié et cela parce que tout le monde accélère, Dieu sait pourquoi.

Je veux donner à mon gosse cet air de grand seigneur dans ses amples vêtements, faire sentir ce petit corps mince, ses doigts impératifs et doux comme les docteurs de l'Église. Ce n'est pas de la littérature, je sens cela et j'aime d'autant plus ce bébé qu'il ne verra probablement plus son beau pays aux aspects barbares mais de larges avenues en macadam couperont la Médina, les mosquées seront classées monuments historiques et pour le goût du peuple on mettra des nymphes de bronze aux linteaux des fenêtres, des portes, partout des nymphes qui se pâment. Le Caire en est à peu près là, dictature du confort.

On ne conserve l'artisanat qu'au nom de l'esthétique, après avoir tout démoli en Algérie. On démolira tout ici. Lyautey n'est plus là. Les fils des artisans aiment de préférence ce qu'il y a de plus laid en France et ignorent à jamais qui fut Diwan D'ibn Darrag al Kastalli et qu'il fit des vers divins à Cordoue – à Cordoue cité de poètes qui prit aux Espagnols ce qu'ils avaient de plus galant. Mais Cordoue a d'autres antécédents : Lucain, Sénèque, Ibn Hazn, Maïmonide, Gongora... Rien, ils sont au degré des Espagnols qui lisent, passionnément graves, *Los moros del Rif*, feuilleton pornographique. Résultat des machines.

Je ne lis pas plus les journaux qu'à Bruxelles mais cela me dégoûté profondément que les officiers allemands et italiens bondent les cafés de la calle des Sierpes et y fassent le commerce de jolies Sévillanes pendant que d'autres se battent. C'est un Danois qui vient de là, il a mangé à la même table que moi hier – triste. Un soir avec Emmanuel on ne parvenait pas à boire un vin détestable à Séville et cette bonne tenancière me propose de soustraire quarante centimes

au prix du repas. Cinq minutes après notre refus elle confiait à son mari : « *Estudiantes, estudiantes no tener la cabeza* » (tellement on avait étudié) et elle hochait la tête péniblement.

Je vous écris tard ce soir car les pauvres gens, plus fatigués que jamais devant se lever à 3 heures de la nuit au son du neffar pour manger, ne veulent plus poser avant 8h1/2 alors je puis dormir.

À Fès je tâcherai de voir pour avoir renseignement précis sur Mongolie, la colonelle Méalin (Miguel-Sternberg).

Il m'est bien difficile de vous dire tout ce qui se passe, je vais lire Delacroix, puis dormir. Je vous écrirai comment va mon dessin bientôt.

Dites-moi Maman, si vous êtes triste pour quelque raison je vous enverrai un peu de soleil. Il a fait bon aujourd'hui, vers 5 heures je suis allé aux jardins du Sultan dessiner des oliviers avec Jan'.



Les couchers de soleil lorsqu'il a plu pendant le jour sont inimaginablement sensibles. Bonsoir Maman, Papa – je vous embrasse.

Kolia

NICOLAS DE STAËL. *Étude de femmes assises.*

1. Jan Ten Kate, jeune peintre belge, l'un des deux compagnons de voyage au Maroc.

« Un bonhomme
qui appelait maman
comme les gosses »



NICOLAS DE STAËL. Étude de jeune fille assise.

À Madame Fricero, Marrakech, 13 septembre 1937

Bien chère Maman,

Quand on me remit votre bonne lettre, la poste parut claire, je vous assure même les grands enfants ont besoin parfois de sentir qu'ils ont une maman. Merci de tout cœur. Je n'ai rien de grave, une blessure que je me suis faite au tranchant d'une pierre la nuit s'est enflammée jusqu'à l'aine.

J'étais parti seul voir une casbah couverte de peintures murales. J'y suis resté à prendre des notes, d'autres villages m'ont retenu, et la nuit tombait. Et puis longtemps après quand les montagnes se mirent à danser dans mes yeux, le pied cognant à toute pierre, toute branche morte à l'autre cheville, les bergers ont ramassé dans je ne sais quel trou un bonhomme qui appelait maman comme les gosses lorsqu'ils ont un peu de fièvre, ils lui donnèrent du lait chaud et il repartit seul traînant la patte.

Arrivé à Marrakech sérieusement amoché. Tout va bien maintenant et il n'en sort presque plus de saletés.

Jan est ici, excellent infirmier. Je vous écrirai une longue lettre bientôt mais la table lourde de livres, la table des malades, ma tête et mes dents m'empêchent de vous apporter un peu de joie, mais cela ira bien. Croyez-moi Maman, quant à Brouwer je lui enverrai quelque chose et comprends très bien sa fureur dans l'attente.

Merci encore de m'avoir écrit, embrassez bien Papa pour moi, bien bien affectueusement à vous.

Nicolas

Lettres extraites de *Lettres du Maroc*, octobre 1936-septembre 1937
publié aux éditions Khbar Bladna, Tanger, 2010.

Les lettres publiées ici sont en fait adressées à sa belle-mère.

Les croquis sont extraits de *Cahiers du Maroc*, Khbar Bladna, Tanger, 2010.

NICOLAS DE STAËL est né à Saint-Petersbourg en 1914 et mort à Antibes en 1955. Il émigre en Pologne à l'âge de cinq ans après la révolution puis est envoyé à Bruxelles à la mort de ses parents, où il étudiera par la suite à l'Académie royale des beaux-arts. Ses peintures furent d'abord figuratives puis radicalement abstraites. Il revint ensuite vers la figuration.